

LES FORCES MORALES.

CHAPITRE PREMIER.

LES ÉLÉMENTS DU PROBLÈME.

SOMMAIRE.

- I. PRÉPONDÉRANCE DU FACTEUR MORAL A LA GUERRE.
 - II. ÉTUDE PSYCHOLOGIQUE DU COMBAT.
 - III. COMMENT SE POSE LE PROBLÈME DES « FORCES MORALES »
POUR LES OFFICIERS.
-

I. PRÉPONDÉRANCE DU FACTEUR MORAL A LA GUERRE.

1. — La guerre de 1914-1918 a mis en œuvre des moyens matériels si puissants, évoluant avec une rapidité telle :

Qu'au point de vue technique les enseignements de la dernière campagne appartiennent déjà au passé ;

Qu'il nous faut dès maintenant envisager une guerre future comme devant différer complètement, — dans ses procédés tout au moins, — de celle qui vient de se terminer.

Beaucoup de gens en ont immédiatement conclu :

Que le nombre, la valeur et le moral des combattants sont devenus accessoires ;

Que la force d'une armée réside à peu près uniquement dans le « machinisme » dont elle dispose.

L'imagination aidant, ces mêmes personnes en sont arrivées à se persuader que, dans un avenir rapproché, des inventions scientifiques, principalement dans le domaine de l'électricité et de la chimie, permettraient à un petit nombre de techniciens munis d'engins perfectionnés d'anéantir sans risques les armées et les populations ennemies.

Pourquoi, dans ces conditions, entretenir une armée ?

Si ces idées arrivaient à être admises sans discussion par l'ensemble de la Nation, il pourrait en résulter des conséquences dangereuses.

Les officiers doivent avoir à ce sujet des opinions raisonnées et précises.

2. — Il est certain que, pour le combattant, le problème consistera demain, comme il a consisté dans tous les temps, à tuer avec le minimum de risques.

Si courageux soit-il, un homme hésitera toujours à attaquer un adversaire qu'il saura ou qu'il croira mieux armé que lui. Le moral du soldat est donc fonction de la supériorité qu'il attribue au matériel dont il dispose.

D'autre part, si l'on met en balance :

D'un côté, les « forces morales » : patriotisme, honneur, sentiment du devoir, etc. ;

De l'autre, les « forces matérielles » : canons, mitrailleuses, avions, chars de combats, etc., il est incontestable :

Que le courage du fantassin n'impressionne pas l'artillerie qui tire sur lui à 20 kilomètres ;

Que l'esprit de sacrifice d'une troupe, si brave soit-elle, n'existe pas pour le char qui l'écrase ;

Que le patriotisme et le sentiment du devoir sont brisés par un réseau de fils de fer flanqué de mitrailleuses ;

En un mot : « qu'on ne lutte pas avec des hommes contre du matériel ».

L'importance capitale du « machinisme » n'est donc pas discutable aujourd'hui. L'erreur serait de croire qu'il puisse suffire à tout.

3. — La guerre de 1914-1918, qui a vu se continuer l'éternelle lutte entre le canon et la cuirasse, a prouvé en effet :

Que chaque invention d'un belligérant est rapidement suivie chez son adversaire de la parade correspondante ;

Qu'au cours même de la guerre, le machinisme des nations en lutte arrive à s'équilibrer très vite ;

Que les perfectionnements continuels de l'armement augmentent les risques des combattants, tout en les laissant sensiblement égaux entre les adversaires.

La dernière guerre a montré aussi que le matériel le plus perfectionné reste sans effet :

Quand les officiers qui le mettent en œuvre n'ont pas su s'affranchir suffisamment des formules du passé, ou n'ont pas assez réfléchi à son emploi : ce qui est du domaine intellectuel ;

Quand les soldats qui le servent ne sont pas décidés à faire le sacrifice de leur vie : ce qui est du domaine moral.

4. — En résumé, la dernière guerre, comme toutes celles qui l'ont précédée, a mis en présence deux catégories d'éléments non comparables entre eux parce que non soumis aux mêmes lois.

Des éléments matériels : armement, technique, procédés, qui se sont modifiés, grâce aux progrès de l'industrie, avec une rapidité inconnue

jusqu'alors, — ce en quoi la guerre prend et gardera un caractère de plus en plus scientifique.

Un élément moral, fonction de l'homme, resté identique à lui-même devant l'émoi, devant le danger et devant la mort, — ce en quoi la guerre est et restera un art, où le côté moral et psychologique garde la plus grande part.

« La préparation à la guerre est une science, son exécution un art. »
(Général X. Y., *Réflexions sur l'art de la Guerre.*)

Si l'évolution des moyens matériels s'affirme comme devant être de plus en plus rapide, l'élément moral de la guerre a, par contre, peu changé. L'expérience de la campagne de 1914-1918 a confirmé combien est toujours vraie l'ancienne conception représentant la guerre comme une lutte entre deux volontés, où le facteur moral tient la place de beaucoup la plus importante.

Cette prépondérance du facteur moral s'affirme, quel que soit l'aspect sous lequel on envisage la lutte; qu'il s'agisse :

Des nations belligérantes étudiées dans leur ensemble;
Des armées d'opération;
Ou du combattant.

PRÉPONDÉRANCE DU FACTEUR MORAL DANS LES GUERRES NATIONALES MODERNES.

5. — L'Histoire nous montre comment la guerre, qui présentait autrefois un caractère généralement dynastique, a changé avec la Révolution.

En 1792, la « levée en masse » de la France devant la coalition de l'Europe transporte à l'Armée la mentalité de la Nation. La menace du démembrement du territoire donne à la guerre ce caractère national, qui n'a fait que s'accroître depuis.

Le génie militaire de Napoléon, utilisant l'incomparable instrument qu'avait forgé la Révolution, inaugure la guerre de mouvement, et cherche la décision, non plus uniquement dans la manœuvre, comme au siècle précédent, mais dans l'anéantissement de l'adversaire. C'est de cette forme de lutte que Napoléon a dit :

« Les forces morales entrent pour les trois quarts dans le résultat final; les forces numériques et matérielles n'y comptent que pour un quart. Le moral et l'opinion font plus que la moitié de la réalité. »

Mais les mêmes causes produisent les mêmes résultats.

De 1812 à 1815, Napoléon va sentir les effets du renversement des facteurs moraux. Ce sont des armées nationales qui se dressent contre lui; c'est l'élan unanime de l'Allemagne en 1813, qui aboutit à l'envahissement de la France.

6. — En 1870, alors que beaucoup de nos officiers considéraient un peu la guerre comme une passe d'armes, chez nos adversaires il s'agissait de réaliser contre l'ennemi héréditaire la « grande patrie allemande » enseignée, depuis Iéna, par les poètes et les maîtres d'école.

Dans la deuxième partie de la campagne au contraire, le sentiment

de la Patrie en danger r'éveille du côté français les forces morales de la Nation. Elles suscitent cette incroyable improvisation de la Défense nationale, qui a sauvé l'honneur et semé les germes du relèvement si rapide et si complet de notre pays.

7. — Quant à la-guerre de 1914-1918, une de ses caractéristiques a été de mettre en jeu, non plus seulement les forces vives de la Nation armée, mais celles des populations tout entières.

« Elle a montré qu'une armée ne s'avoue vaincue que quand le peuple qui la soutient se sent lui-même à bout de courage. La solution du conflit est d'ordre militaire; mais les causes qui l'ont conduit à ce terme ne sont pas toutes de cet ordre. La production et l'utilisation des immenses moyens matériels nécessités par la guerre traduisent en définitive la volonté générale d'un peuple et la valeur de ses procédés d'organisation. La grandeur des forces qu'il met en action est la mesure exacte de sa puissance de travail, de son esprit de sacrifice, de sa résolution de vaincre. L'industrialisation et la démocratisation de la guerre, donnent tout son sens et toute sa beauté à cette vérité nouvelle: de la victoire qu'elle remporte c'est la Nation tout entière qui a le droit de s'enorgueillir comme d'une œuvre à laquelle elle a toute participé, comme d'un succès qui est celui de chacun de ses membres. » (HUBERT, *Les Interprétations de la Guerre.*)

En même temps qu'elle élargissait le rôle de la Nation dans le résultat final de la lutte, la dernière guerre prenait un caractère psychologique et moral que n'avaient pas atteint les précédentes.

Il n'est pas niable en effet que si l'incontestable supériorité d'organisation et de moyens matériels dont disposait l'Allemagne au début de la campagne ne l'a pas empêchée d'être battue la cause en est, en grande partie, au manque profond de psychologie de ses dirigeants et à leur mépris du facteur moral, aussi bien chez les neutres que chez leurs adversaires.

La prépondérance des éléments psychologiques et moraux s'affirme donc de plus en plus forte, à mesure que la guerre prend un caractère de plus en plus national.

PRÉPONDÉRANCE DU FACTEUR MORAL DANS LA BATAILLE.

8. — L'ensemble des forces organisées d'une armée comprend :

Ses forces matérielles : armement, effectifs, terrain, forteresses, etc. ;

Ses forces intellectuelles : préparation, organisation, commandement, instruction, habileté manœuvrière, etc.

La force matérielle n'est rien si elle n'est pas animée par la force intellectuelle; mais l'ensemble des forces matérielles et intellectuelles n'est rien lui-même sans la force morale, qui brise la résistance des penchants égoïstes et décide les combattants à faire le sacrifice de leur vie.

« Les cadres ne devront jamais perdre de vue que c'est avec du matériel manié par des hommes que l'on fait la guerre, et que c'est dans

une solide formation morale du soldat que réside, avant tout le succès. »
(Maréchal PÉTAIN.)

9. — L'Histoire montre, et la bataille de Verdun a confirmé, que la victoire ne se mesure pas aux pertes matérielles; les pertes des vainqueurs sont souvent supérieures à celles des vaincus.

Si donc l'affaiblissement matériel de l'ennemi n'est pas un facteur suffisant du succès, c'est qu'il existe un autre élément plus important pour vaincre. Cet élément, essentiellement moral, consiste à faire naître dans l'esprit de l'adversaire le désespoir de l'emporter, et par suite la détermination, généralement réfléchie chez les chefs, le plus souvent instinctive chez l'homme, d'abandonner la lutte.

La victoire consiste donc moins à détruire matériellement l'adversaire qu'à le détruire moralement en le décourageant. Au total, elle est la rupture entre deux équilibres moraux.

Avant 1870, le prince Frédéric-Charles avait écrit: « Celui qui veut vaincre vaine »; et plus tard, le général Nogi: « La victoire est à celui qui sait souffrir un quart d'heure de plus. »

La guerre de 1914-1918 a pleinement confirmé cette doctrine et le *Règlement de manœuvre* du 1^{er} février 1920 peut affirmer dès sa première page:

« La guerre vient de montrer une fois de plus que la victoire, en définitive, appartient à l'adversaire le mieux trempé, le plus tenace, à celui qui conserve jusqu'au bout le moral le plus élevé. »

10. — Comment se réalise pratiquement la rupture d'équilibre entre les armées adverses?

Quelquefois ce sont les troupes qui lâchent pied, malgré la volonté de leurs chefs.

Elles ne savent, au moment où elles battent en retraite, ni ce qu'elles ont perdu, ni ce qu'a perdu l'ennemi.

Sur le champ de bataille on n'a que des notions très vagues de ses propres pertes. On ignore absolument celles de l'adversaire. Personne n'arbitre les deux partis. Personne n'annonce la fin du combat, la victoire ou la défaite.

Celui qui le premier reconnaît à son ennemi une force supérieure s'avoue vaincu. Il se sent démoralisé, à bout de résistance, il ne croit plus à la victoire, bref « il n'en veut plus ».

« La défaite est une crise d'ordre moral, une crise de défiance. Les faits matériels se contentent de traduire un état d'âme. » (Général X. Y., *Réflexions sur l'art de la Guerre.*)

11. — Il arrive aussi que les chefs abandonnent la partie et ordonnent la retraite alors que les troupes sont encore capables de vaincre. C'est de ce genre de défaite que J. de Maistre a dit: « Une bataille perdue est une bataille que l'on croit avoir perdue. »

Il n'existe pas à ce sujet d'exemple plus typique que la bataille de Rezonville.

Le soir du 16 août 1870, les Français ont pour eux tous les éléments matériels de la victoire :

Le nombre ;

Les pertes moindres que celles de l'adversaire : s'il y a égalité de blessés, les Allemands ont 3,500 morts de plus que nous ;

Le terrain : nous avons progressé et l'armée française s'appuyait à une puissante forteresse ;

Le moral des troupes enfin : tous les témoins sont d'accord pour affirmer que le 16 août, en fin de journée, le sentiment général dans les rangs de l'armée française était celui du succès.

A 11 heures du soir, l'ordre donné par le maréchal Bazaine à l'armée du Rhin de se replier derrière le ruisseau de la Mance faisait passer définitivement la victoire dans le camp allemand.

Le commandant du III^e corps prussien, le général d'Alvensleben, le véritable vainqueur de la journée, pourra écrire plus tard : « Non, la bataille n'est pas une tuerie, c'est une lutte morale. »

II. ÉTUDE PSYCHOLOGIQUE DU COMBAT.

12. — Après avoir cherché à établir l'importance des forces morales à la guerre, dans la Nation et dans l'Armée, regardons d'un peu plus près « l'élément premier de la bataille », l'homme.

Ce ne sont ni le canon, ni la mitrailleuse, ni la grenade, ni le fusil qui combattent : c'est l'homme : l'homme qui tue, l'homme qui meurt.

Quel que soit l'adversaire qui lui fait face, l'homme a un premier ennemi, ancré au plus profond de son être, et c'est celui dont il parle le moins : son propre instinct de conservation.

La première lutte a donc lieu, chez le combattant, entre la volonté de vivre, qui vient de l'instinct, et la volonté de vaincre qui ne peut venir que du cœur.

L'étude psychologique du combat, en mettant en lumière les éléments d'exaltation et de dépression auxquels est soumis le moral de l'homme sur le champ de bataille, permettra de poser le problème des « forces morales » dans la Nation armée tel que les officiers ont le devoir de l'envisager, pour pouvoir le solutionner.

1^o LES CONDITIONS DU COMBAT MODERNE.

13. — « Le combat, — a dit Ardant du Picq, — est le but final des armées, et l'homme est l'instrument premier du combat ; il ne peut donc être rien de sagement ordonné dans une armée : constitution, organisation, discipline, tactique, toutes choses qui se tiennent comme les doigts d'une main, sans la connaissance exacte de l'instrument premier, de l'homme et de son état moral en cet instant définitif du combat. »

Quel est donc l'état d'âme du combattant ?

Au début de la guerre et avant les premiers engagements, c'est un homme arraché depuis peu à une vie généralement calme, à ses affections, à des intérêts souvent vitaux pour sa famille. Rapidement habillé et équipé, il a fait dans des conditions matérielles pénibles les longs trajets de concentration, auxquels ont succédé des marches souvent fatigantes en raison de son manque d'entraînement. Il est troublé dans toutes ses habitudes, inquiet des siens qu'il vient d'abandonner.

Dans la guerre de position, cet homme qui, le plus souvent, n'a jamais franchi le parapêt, devra demain se jeter à découvert, en plein jour, sur la tranchée adverse, dont on lui a appris à se défilier soigneusement, mais dont il connaît les éléments de défense et les organes de feu.

Si c'est l'ennemi qui attaque, le défenseur souvent fatigué par une longue période en secteur est peut-être à bout de forces. Ou bien, nouvellement arrivé, il connaît à peine la position à défendre.

Une autre fois, c'est d'un secteur « calme » qu'on l'amène subitement à un endroit critique. Ou encore, escomptant quelques jours de repos, il est brusquement enlevé en camions et jeté, sitôt débarqué, sur la ligne de feu.

14. — Dans la guerre moderne, les grandes crises qu'a à subir le combattant sont le bombardement et l'assaut.

Le bombardement prolongé et intense est certainement une des épreuves les plus redoutables de la guerre. « On a vu des soldats accroupis de longues heures sous la mitraille, dans une tranchée à demi pleine d'eau, affamés, assoiffés, exaspérés de fatigue et d'angoisse, se dresser brusquement au-dessus du parapet appelant le shrapnell libérateur. » (HUBERT; *Les Interprétations de la Guerre.*)

Quant à l'assaillant, il a eu généralement pour sa part le temps de calculer avant « l'heure H » les chances qu'il a d'être tué en parcourant le terrain d'attaque qui va le mener au corps à corps.

Les conditions du combat ont été du reste toujours en s'aggravant pendant la dernière guerre :

Par suite de l'augmentation de la puissance de l'armement et en particulier de l'artillerie ;

Par suite du développement des moyens d'investigation (observation et photographie aériennes), qui permettent de situer et de frapper avec précision tout élément insuffisamment dissimulé ;

Par suite de l'emploi intensif de l'aviation de bombardement et des gaz ;

Par suite du corps à corps ;

Par suite de l'emploi de la guerre de mines.

A ces circonstances déjà impressionnantes, s'ajoutent :

L'invisibilité habituelle de l'ennemi ;

L'instantanéité des pertes ;

La durée et la continuité du danger. Dans la progression, les arrêts ne sont pas des repos. Chacun d'eux est plutôt l'instant de recueillement qui précède le sacrifice total.

La répétition et la prolongation de ces impressions agissent fortement sur les caractères les mieux trempés.

Petit à petit l'organisme humain, incapable de supporter longtemps un danger aussi intense et aussi continu, se fatigue et se déprime physiquement et moralement.

15. — Remarquons que les conditions de la lutte ne sont pas identiques pour l'artilleur, le cavalier, le fantassin et l'aviateur.

Le cheval, l'avion et le char constituent dans les moments de crise des éléments de cohésion. Le mouvement, l'effort physique, souvent indépendants de l'homme qu'entraîne son cheval, son avion ou son char, occupent le combattant et détournent son attention du danger.

Il en est de même des artilleurs, qui sont mieux partagés à ce point de vue que les fantassins.

La dernière guerre a confirmé en effet l'opinion suivante, émise dès 1896 :

« L'artillerie, dans les circonstances les plus graves, a toujours fait preuve d'une tenue au feu qu'on rencontre difficilement ailleurs. Même dans les organisations improvisées, alors que des recrues ou des levées de la veille alimentaient ses effectifs, l'artillerie a donné l'exemple de la solidarité autour de ses pièces, du calme et de la solidité au feu. »

Cela tient à la nature de l'arme, à son organisation, à sa manière de combattre.

L'artillerie se compose en effet de machines mises en œuvre par des hommes. Chaque canon constitue un véritable atelier, qui ne fonctionne que grâce à la coordination des efforts d'un certain nombre d'ouvriers, les servants; et chacun d'eux s'en rend compte. L'artilleur ne se conçoit pas en tant que combattant isolé; dans l'artillerie on ne compte pas comme dans les autres armes par homme, mais par pièce.

Une grande solidarité naît forcément de cette collaboration constante. Il faut ajouter que le servant, rivé à sa pièce, est toujours sous les yeux de ses chefs et de ses camarades.

Quant au fantassin, le moindre de ses actes au combat est le résultat d'un effort de la volonté sur l'instinct; d'une lutte entre l'esprit et la matière.

« Il reste par excellence le combattant de la prouesse individuelle, sans cesse renouvelée, mais anonyme. . . »

« Le fantassin c'est la foule qui vit, veut, souffre, défaille, s'affole, se ressaisit, combat et meurt dans l'anonymat le plus glorieux, mais le plus ingrat. » (Commandant BOUVARD, *Les leçons militaires de la Guerre.*)

Au combat, l'infanterie, composée au début d'unités normalement constituées, n'est plus formée, une fois « découplée », que d'éléments confondus, disloqués. Les chefs, comme les hommes, ne voient plus que leurs voisins immédiats.

Les groupes de combat ont perdu toute régularité. Leur valeur dépendra de l'homme, gradé ou non, qui saura se faire suivre et se faire obéir. Il ne restera plus pour maintenir la résistance ou le mouvement en

avant, que la volonté personnelle de chaque combattant de faire tout son devoir et de vaincre. Les progrès dépendront de la vigueur, de l'initiative et du cœur des cadres subalternes et des soldats.

« De tous les moyens d'action de l'infanterie, un seul n'a pas changé : le cœur et c'est le plus puissant. On l'a bien vu dans la dernière guerre ! » (Général DEBENEY.)

2° LES ÉLÉMENTS DE DÉPRESSION DU MORAL SUR LE CHAMP DE BATAILLE.

16. — LA PEUR. — Si le danger de la mort, toujours le même au combat, se manifeste à chaque époque avec une physionomie spéciale tenant aux armes employées, le moral des combattants est atteint par ce danger sous une forme unique : celle de la peur.

Au combat, le premier ennemi du soldat, c'est la peur.

Les plus grands hommes de guerre ont eu peur :

Henri IV reconnaissait qu'il « craignait la mort » avant chaque combat.

Turenne invectivait « sa carcasse qui tremble ».

« Triple menteur est celui qui dit n'avoir jamais eu peur ! » s'écrie le maréchal Ney, le brave des braves.

« J'étais, écrit le maréchal Canrobert, terriblement vieux le jour et le soir qui précédèrent l'assaut de Zaatcha, » — et il ajoute — : « ceux qui prétendent n'avoir jamais eu peur, je ne les crois pas. »

On pourrait multiplier ces aveux et il faut conclure avec Ardant du Picq : « qu'il n'y a pas d'homme au-dessus de la peur et qui puisse se vanter d'y échapper. »

On a reproché à l'auteur des *Études pour le Combat* d'avoir fait dans son ouvrage une part trop grande à l'influence de la peur. Ce n'est pas le moyen, a-t-on objecté, d'encourager le soldat à affronter le danger sur le champ de bataille.

Ardant du Picq a raison.

Si on persuade à l'homme qu'il peut aller au combat sans appréhension, si on lui laisse croire que la première fois sans doute il ressentira quelque émotion, mais qu'il sera grisé par le bruit du canon et par l'odeur de la poudre, cet homme éprouvera en face de la réalité une désillusion terrible et dangereuse. Or l'étonnement sur le champ de bataille c'est la surprise, et la surprise est bien près de la panique.

« Le moral d'une troupe non aguerrie peut être ébranlé dans les premiers combats. On ne craindra donc pas de signaler à l'avance au soldat les périls à courir, car un danger prévu impressionne moins que la surprise. » (*Service en Campagne.*)

Il faut donc ne cacher à l'homme aucun des dangers auxquels il sera exposé sur le champ de bataille. La peur, qui est et sera toujours au combat un élément d'une importance capitale, doit être étudiée en vue précisément d'en éviter et d'en atténuer les effets chez les combattants.

Si les braves ont peur, en quoi consiste la peur ?

La peur est un sentiment naturel ; elle représente la forme la plus simple de l'instinct de la conservation. C'est cet instinct qui nous fait nous écarter du feu, qui nous arrête au bord d'un précipice.

Pas plus que la faim, la peur n'est un ennemi de l'homme. La faim l'avertit d'un besoin, la peur l'avertit d'un danger. Mais quelque salubre que soit ce sentiment instinctif, il doit être combattu. C'est une émotion d'ordre inférieur, il importe de la dominer, car si elle venait à envahir la conscience elle conduirait à des actes qu'il faut empêcher à tout prix. On a le droit d'avoir peur, on n'a pas le droit de se laisser dominer par la peur.

Comment la peur agit-elle sur l'homme et comment celui-ci réagit-il ?

Dès que la peur a donné à l'homme le signal du danger, l'esprit passe une revue rapide des moyens à opposer à ce danger, puis il prend un parti : la capitulation ou la résistance.

Le brave est celui qui, quelque troublé qu'il soit par la crainte du danger, sacrifie à son devoir l'intérêt de sa conservation personnelle.

Le lâche n'est pas l'homme que la terreur a anéanti au point de lui faire perdre toute faculté d'agir : celui-là est devenu une loque, il ne compte plus.

Le lâche est celui qui, se faisant du danger une idée exacte, combine froidement les moyens de l'éviter ; reste aplati sur le sol quand ses camarades se portent en avant ; se cache dans un fossé espérant ne pas être vu ; porte secours à un blessé pour rester en arrière ; perd volontairement ses cartouches pour pouvoir en ramasser sur un mort et quitter la ligne de feu avec l'espoir de n'y plus revenir ; entretient une écorchure au pied pour être dispensé de marcher ; blesse son cheval pour le rendre indisponible ; se blesse lui-même volontairement pour aller à l'ambulance.

La peur et la lâcheté sont donc deux choses tout à fait différentes ; on peut avoir peur et être brave.

C'est à faire naître et à développer chez le soldat des habitudes et des sentiments qui faciliteront cette résistance à la peur que doit tendre l'éducation du combattant en temps de paix. Tâche difficile et délicate, à laquelle il faut reconnaître que peu d'officiers ont réfléchi, beaucoup tenant la peur pour une chose honteuse qu'on ne discute même pas.

17. — LES CAUSES DE DÉPRESSION. — Le courage sur le champ de bataille est le fait de la volonté dominant les causes de dépression. Or la volonté est la synthèse de nos facultés intellectuelles : elle varie avec l'état de nos facultés ; et celles-ci se modifient en nous d'un instant à l'autre.

Nous avons tous des hauts et des bas, des moments d'exaltation où nous jouissons de la plénitude de nos moyens, et des moments de dépression où nous sommes inférieurs à nous-mêmes.

Les conditions de plénitude des facultés sont la santé, le repos, une alimentation tonique, une excitation modérée de nos sentiments.

Les principales causes de dépression sont la *maladie*, la *souffrance*, la *fatigue*, la *faim*, la *soif*, l'*intoxication*.

Ces divers motifs de dépression physique et morale ont causé au cours des guerres d'innombrables défaillances. La plus typique est la capitulation de Baylen. Dupont s'était montré à Haslach, à Diernstein, à Halle, à Friedland un admirable chef : lorsqu'il capitula il était épuisé par ses blessures, la dysenterie et une marche forcée par une chaleur torride.

La crainte de l'inconnu. — A la guerre, l'homme qui se trouve en présence d'une situation inconnue a tendance à en exagérer le danger. L'imagination, n'étant contrariée en rien par la réalité, se donne libre cours et dresse dans la conscience des tableaux très amplifiés des faits les plus simples. L'atmosphère de mystère causée par la possibilité d'une surprise, surtout pendant l'obscurité, ou par le brouillard, prédispose à la dépression morale.

La crainte de l'isolement. — Ce sentiment se fait sentir au combat, non seulement dans le sens de la largeur, mais dans le sens de la profondeur. Un officier raconte que dans plusieurs circonstances critiques il a entendu ses hommes dire : « Il n'y a personne derrière nous. » Le mot circulait de bouche en bouche, les têtes se tournaient anxieusement en arrière. L'homme qu'on lance au combat a besoin de sentir derrière lui une troupe qui le suit, qui le soutiendra en cas de besoin, qui le recueillera en cas d'échec.

La surprise. — Son rôle dans le développement de la peur est capital. Elle peut être obtenue soit par la manœuvre ; soit en attaquant ou en menaçant les flancs ou les derrières de l'ennemi ; soit enfin par la mise en œuvre de matériels et d'engins nouveaux que l'on aura toujours avantage à employer, pour la première fois, en masses aussi considérables que possible, afin d'amplifier la surprise et ses effets.

18. — LES EFFETS DE LA DÉPRESSION PHYSIQUE MORALE AU COMBAT. — Les causes de dépression que nous venons d'énumérer engendrent :

Soit un désir de repos poussé parfois jusqu'à un besoin invincible de sommeil ;

Soit un état de souffrance physique accompagné d'inquiétude et d'anxiété ;

Soit la conscience d'un état de faiblesse qui prédispose au découragement.

L'état dépressif, s'il s'accroît, finit par troubler certains actes automatiques : on titube en marchant, on prend mal la ligne de mire, on tire mal, on écrit mal, on bégaye en parlant, on estropie les mots.

On en vient à ne plus pouvoir se mouvoir, à être comme paralysé, ou à tomber dans une agitation convulsive. On a vu des soldats déprimés faire preuve d'une inertie telle que l'arrivée de l'ennemi ne leur causait même plus une impression de crainte et qu'ils se laissaient tuer sur place sans faire un mouvement pour se défendre.

La peur cause dans l'organisme des troubles psycho-physiologiques analogues, qui se traduisent d'abord sous forme d'affaiblissement, puis sous forme d'agitation.

19. — a) *Au point de vue physiologique*, il y a tremblement, mouvements fébriles, arrêt de la respiration, oppression, resserrement de la gorge, contraction spasmodique des vaisseaux, pâleur, afflux du sang, dilatation de la pupille.

L'irrigation des cellules cérébrales étant modifiée par ces phénomènes, l'homme est atteint dans ses facultés intellectuelles, l'association des idées ne se fait plus, son pouvoir de jugement et d'attention est considérablement diminué.

20. — b) *Au point de vue psychologique*, nos facultés sont troublées, et leur désorganisation porte d'abord sur les opérations les plus neuves du système nerveux pour gagner progressivement, à mesure que le trouble s'accroît, les plus anciennes.

Ainsi une fatigue ou une émotion légères nous laissent la faculté de nous décider dans des circonstances déjà connues et de résoudre les problèmes familiers auxquels nous sommes depuis longtemps habitués.

Si le trouble augmente, il s'étend progressivement à des opérations plus habituelles de la volonté et de l'intelligence, tout en respectant encore les opérations purement automatiques, telles que monter à cheval ou à bicyclette, parler de choses usuelles, exécuter la plupart des réflexes antérieurement acquis.

Enfin un trouble encore plus profond altère les actes automatiques en commençant toujours par les plus récemment acquis et les moins exercés pour gagner progressivement les plus invétérés, jusqu'à atteindre des réflexes nécessaires à la vie même.

Les facultés les premières troublées à la guerre sont donc l'initiative et l'invention; puis la volonté. Les plus résistantes sont les habitudes automatiques.

Il est donc nécessaire :

De rendre automatiques chez les soldats tous les actes utiles sur le champ de bataille qui peuvent être accomplis machinalement;

De rendre habituelles chez les chefs, par un entraînement incessant de l'intelligence et de la volonté, les décisions à prendre en campagne.

21. — c) *Au point de vue militaire. — Effets sur le tir.* — Le tireur du champ de bataille ne ressemble que de très loin au soldat visant tranquillement la cible en temps de paix.

Un des premiers effets des troubles physiologiques causés par la peur est la dilatation de la pupille. Le tireur ne voit plus l'image de la hausse ou ne la voit que confusément. Il vise, sans s'en rendre compte, avec le guidon tout entier, ou même avec le bout du canon. Il agit souvent sur la détente sans mettre l'arme à l'épaule. Il tient peu compte des ordres de ses chefs qu'il entend du reste à peine. Il tire surtout pour s'étourdir, pour faire du bruit, toujours trop haut.

« Sur cent hommes qui vont au feu pour la première fois, dit le général de Négrier, quatre-vingt-quinze ne voient plus le bout de leur fusil et tirent en l'air. »

Tout le monde sait combien le tir individuel est peu efficace à la guerre, relativement à la quantité de munitions consommées; l'efficacité

diminue encore quand les adversaires se rapprochent à courte distance, parce que l'émoi augmente chez tous.

Le soldat affolé soulage surtout ses nerfs. « Le feu, a dit Ardant du Picq, est la soupape de sûreté de l'émotion. »

Ces effets de la peur sur le tir sont du reste aussi vieux que le fusil : « Visez aux cordons des souliers », disait Cromwell à ses « Côtes de fer » ; les sergents des Gardes Françaises abaissaient à Fontenoy avec leurs cannes les fusils de leurs hommes ; toujours pour la même raison, le règlement prescrit de viser « le pied du but ».

Ce qui est vrai pour la visée l'est autant pour le chargement de l'arme.

Le rapport officiel du combat de Gettysburg, pendant la guerre de Sécession américaine, en 1864, époque où les armes se chargeaient par la bouche, mentionne que : « sur 22,000 fusils trouvés sur le champ de bataille, 6,000 n'étaient chargés que d'une cartouche ; 13,000 contenaient deux cartouches superposées ; dans le dernier quart on trouva des charges triples, quadruples sextuples même. Dans un fusil, il y avait vingt-deux balles entremêlées de charges de poudre. »

Faut-il conclure de là que l'instruction du tir est en temps de paix négligeable, puisqu'elle est destinée à donner de semblables résultats sur le champ de bataille ? Bien au contraire.

Si l'instruction du tireur a été dans ses mouvements mécaniques poussée jusqu'à l'automatisme, c'est-à-dire est entrée dans les réflexes du soldat, sa pupille ne lui permettra peut-être pas de voir la hausse ; il pourra être incapable de raisonner ses actes ; il précipitera sans doute ses coups de feu et tirera sans mesure ; mais ses mains pour le chargement et ses bras pour la mise en joue opérant automatiquement avec la même régularité qu'en temps de paix, il restera un tireur redoutable.

Aussi bien le bon tireur arrive-t-il au combat confiant en lui-même et en son arme, moins facilement démoralisable par conséquent.

L'efficacité du feu en temps de guerre est avant tout fonction du moral du combattant : le fusil, la mitrailleuse et la grenade valent par ceux qui les emploient.

22. — *Effets sur la progression.* — Pas plus que le tir la progression ne se fait sur le champ de bataille comme sur le champ de manœuvre.

Quand les balles commencent à siffler et que les premiers blessés tombent, le défilement commence. A mesure qu'on approche de l'ennemi les effectifs fondent.

Il suffit de rappeler les 12,000 hommes, qui sur les 22,000 de la colonne Macdonald à Wagram, restèrent en arrière sans être blessés ; et la « bouillie des trainards », rassemblés le 18 août 1870, à 7 heures du soir, dans l'angle mort de la ferme Saint-Hubert.

« Même chose, écrit Ardant du Picq, arrive à toute troupe marchant en avant, dans quelque ordre qu'elle soit et le nombre des hommes qui tombent est d'autant plus grand que la surveillance des chefs est plus difficile, la discipline moins ferme, que l'esprit militaire a moins pénétré le soldat. »

23. — LA CONTAGION. — En résumé, le terme moral qui, en présence du danger, rapproche unanimement tous les humains est, sans contredit, « l'aptitude à la peur ». La peur est le pire de tous les adversaires et quand on parvient à la dominer, cette première victoire entraîne presque infailliblement l'autre. Sans doute elle a ses nuances et varie de la crainte à l'affolement, du simple tremblement jusqu'à la terreur qui paralyse, mais son action sournoise ne cesse pas. Elle atteint la machine humaine dans son fonctionnement physique, dont elle affecte et trouble les organes essentiels; puis, par voie de conséquence, dans ses facultés mentales et directrices qu'elle dérègle et bouleverse.

Et tandis que chaque individualité réagit suivant ses propres ressources, une autre influence entre en jeu et plane mystérieusement sur le tout. Car l'homme n'est pas seul sur le champ de bataille. Il est perdu parmi d'autres et il se produit une sorte de réciprocité, de suggestion qui rayonne de l'un à l'autre et entre tous, et qui vient, suivant le cas, renforcer ou atténuer l'émotion. C'est la contagion, dont l'explication psychologique est assez obscure, mais dont les manifestations sont bien connues et bien nettes, car on les retrouve dans les plus beaux entraînements comme dans les pires paniques.

Une troupe diffère d'une foule en ce qu'elle est disciplinée et hiérarchisée; mais elle a avec la foule un point commun: les contagions mentales s'y propagent avec une foudroyante rapidité. Le moral d'une troupe étant fonction de celui de son chef, si celui-ci est ébranlé la contagion ne tarde pas à gagner la troupe entière.

Cette contagion est d'autant plus rapide que la troupe est moins en main, que son moral est plus affaibli par la fatigue, la faim, un échec antérieur, l'appréhension d'un danger commun surtout. Dans cet état une troupe reprend tous les caractères de la foule, être collectif, impressionnable, à l'état mental instable, chez qui l'imitation est un geste naturel comme chez toute personne dont la faculté de raisonnement est habituellement faible, ou momentanément affaiblie par une cause extérieure. Le terrain est mûr pour la panique.

24. — LA PANIQUE. — La panique n'est pas, comme on l'a dit, une peur collective: c'est l'explosion d'une peur collective qui, trop longtemps contenue, ne demandait qu'à se manifester.

Depuis des heures, des jours, des semaines peut-être, l'homme lutte contre sa peur instinctive qu'il est arrivé à contenir jusque-là. « Mais, a dit Ardant du Picq, l'homme n'est capable que d'une quantité donnée de terreur »; la limite de résistance est, pour l'ensemble de la troupe, sur le point d'être atteinte. Un coup de feu dans la nuit, un homme qui appelle « Aux armes! » en rêvant; un sujet mal intentionné ou un trembleur criant: « Nous sommes perdus! » « Nous sommes trahis! » « Sauve qui peut! » un nerveux ou un lâche qui fait demi-tour; cela suffit pour provoquer une brusque détente, une explosion d'émoi, un accès de folle terreur qui se propage instantanément. La troupe redevenue foule n'obéit plus qu'à ses instincts. Elle se débande, se transforme en une cohue de fuyards impossible à arrêter et à rallier: c'est la panique.

Une troupe peut avoir peur et ne pas se débander, tout comme un

homme peut avoir peur et faire bravement son devoir. Mais l'explosion est beaucoup plus à craindre dans une collectivité que chez un individu, en raison de la plus grande instabilité des forces en présence, et en raison surtout de la multiplicité des incidents susceptibles de provoquer la rupture de cet équilibre : rafales meurtrières, attaques inattendues, nouvelles inquiétantes, dangers souvent imaginaires éprouvés par quelques individus mais se communiquant rapidement à tous.

Aussi la panique se produit-elle presque toujours parmi les troupes inactives qui viennent de subir une série de fortes émotions ; dans les cantonnements ou au bivouac ; les soirs ou les lendemains de bataille, alors qu'on se croit à l'abri de tout danger. Les troupes engagées en première ligne chez lesquelles l'activité chasse l'émoi y sont moins exposées que les fractions soumises au feu sans pouvoir y répondre.

Les conséquences d'une panique peuvent être fort graves. La nuit en particulier, le désordre devient terrible ; des coups de feu partent, en appellent d'autres, et les troupes amies se fusillent dans l'obscurité.

Toutes les armées ont connu des paniques. Elles n'épargnent pas les troupes victorieuses. Le soir de Wagram une terrible panique se produisit sur les derrières de l'armée française, tout près du quartier général de l'Empereur et les soldats affolés ne s'arrêtèrent que devant les ponts de l'île Lobau.

Dans les vingt-quatre années de guerre qui s'écoulèrent de 1792 à 1815, des chercheurs patients ont relevé trois cents paniques. De 1831 à 1900 on en trouve vingt-cinq exemples, dont quatorze en 1870, tant chez les Français que chez les Allemands.

Il n'est question ici que des paniques des grosses unités. Celles des compagnies et des bataillons dont la retraite s'est effectuée en désordre après une attaque malheureuse sont monnaie courante au combat.

Avec des armées composées en grande partie de troupes jeunes et de réservistes, il faut à tout prix éviter les paniques.

3° LES ÉLÉMENTS D'EXALTATION DU MORAL SUR LE CHAMP DE BATAILLE.

25. — LE COURAGE. — Le courage est la faculté d'agir avec énergie moralement, intellectuellement et physiquement, malgré les influences déprimantes telles que : le danger, la souffrance ou la fatigue.

Le courage est inégal : il a ses bons et ses mauvais jours, il se présente sous des formes diverses suivant les individus.

Le courage purement physique et irraisonné, dans lequel n'entre aucune part de volonté, est la simple négation de la peur, on l'appelle le sang-froid. Il est surtout affaire de tempérament.

Le courage peut encore avoir pour mobile des motifs d'ordre personnel : l'ambition, l'émulation, l'espoir des récompenses, la confiance en soi entretenue par l'optimisme.

L'amour-propre et le point d'honneur sont en France de puissants leviers de cette sorte de courage : l'homme ne veut pas passer pour lâche auprès de ses camarades.

Enfin le courage uniquement basé sur un sentiment élevé: patriotisme, honneur, esprit religieux, sentiment du devoir peut être volontaire et réfléchi. Il atteint alors sa forme la plus haute.

26. — L'HONNEUR. L'ESPRIT DE CORPS. — Le plus puissant levier de cette forme élevée du courage, c'est l'honneur.

L'honneur impose le respect de soi-même, l'amour de la droiture, la passion des actes nobles et généreux. Il n'admet aucune faiblesse, l'emploi d'aucun moyen inavouable.

Le sentiment de l'honneur basé sur le patriotisme nous donnera des hommes, qui non seulement ne se contenteront pas de faire strictement leur devoir, mais qui, seuls, sans bruit, convaincus que leurs actes ne seront connus de personne, resteront toujours égaux à eux-mêmes, marcheront droit leur chemin, sauront mourir, s'il le faut, sans gloire, plutôt que de consentir à ce que leur conscience leur représentera comme une lâcheté.

Le sentiment de l'honneur constitue un lien solide entre combattants d'une même unité; il se caractérise par l'esprit de corps.

Entre les mains de chefs sachant s'en servir l'esprit de corps est, surtout en France, le levier le plus puissant de l'honneur militaire.

27. — LE PATRIOTISME. — LE SENTIMENT DU DEVOIR. — L'amour du sol natal, le sentiment du devoir et, à la base de tout, le patriotisme, contribuent puissamment à dominer les causes de dépression au combat.

N'oublions pas que l'éducation militaire développe le sentiment du devoir, mais qu'elle ne le crée pas. Le soldat n'obéit pas à ses chefs si, jusqu'à l'âge de vingt ans, il n'a pas obéi à ses parents, à ses maîtres, aux patrons qui l'ont employé; si ses parents eux-mêmes n'ont pas obéi avant lui. Le sentiment du devoir est, en grande partie, le résultat de notre éducation antérieure et de celle des générations qui nous ont précédés.

28. — LES QUALITÉS DU CHEF. — L'EXEMPLE. — Au premier rang des stimulants susceptibles de fortifier le moral il faut compter l'action personnelle du chef sur sa troupe, les sentiments de confiance et d'affection qu'il inspire.

Les procédés de combat se sont modifiés, le cœur humain est resté le même. Le meilleur moyen de se faire suivre sera toujours de se faire aimer.

Les chefs dont les moyens d'action se réduiraient à l'exercice de leurs pouvoirs disciplinaires seraient sûrs de n'être pas suivis.

De même le chef qui s'inquiète, s'agite et vocifère, prépare une troupe de poltrons.

Au combat, l'influence de l'officier sur le moral de sa troupe dépend surtout de son attitude. Les hommes le regardent tous. Tout ce qu'il dit, tout ce qu'il exprime, tout ce qu'il fait est éminemment contagieux. Son rôle est d'autant plus important que le danger est plus pressant, que l'état mental de sa troupe est plus troublé. L'instinct d'imitation étant une des dernières facultés qui subsiste dans l'émotion du combat,

l'exemple du chef est la suprême planche de salut pour une troupe dont le moral est sur le point de sombrer.

On peut dire que la loi de l'exemple domine la psychologie du combat.

« Le chef doit être brave pour servir d'exemple vivant à sa troupe. »
(Général X. Y., *Réflexions sur l'Art de la guerre.*)

29. — L'OPTIMISME. — Enfin les officiers devront empêcher par tous les moyens possibles la moindre manifestation de faiblesse et de crainte. Ils s'évertueront à exciter l'entrain, la gaieté, l'agressivité; à combattre surtout le pessimisme. Le pessimisme, dont l'imagination est la principale source, est en effet le pire ennemi du courage. Il mène l'homme à la désespérance, le rend incapable de succès. C'est un sentiment de chute qui accélère la chute. Tout chef doit être optimiste. S'il ne peut pas l'être dans son for intérieur, il n'en a pas moins le devoir de persuader à sa troupe dans toute la mesure du possible qu'elle tient la victoire.

Il ne faudrait jamais confier de commandement important à un chef pessimiste.

30. — LES QUALITÉ DE LA TROUPE. — Quand l'infanterie combattait en rangs serrés, les hommes voyant tomber leurs camarades autour d'eux subissaient une démoralisation proportionnelle au nombre des pertes. Cette impression ne se produit pas au même degré sur les groupes de combat dispersés : les pertes sont moins sensibles; mais par contre le morcellement des unités en rend le commandement plus délicat.

A mesure que le rôle du chef devient plus difficile, le moral de ses subordonnés doit être mieux trempé.

Le soldat français est intelligent, indépendant, impressionnable, extrêmement accessible aux suggestions de l'exemple. L'action immédiate de la discipline se traduisant par la présence du chef lui est moins nécessaire qu'au soldat allemand. Il est en somme admirablement outillé pour le combat moderne, à condition d'être bien trempé au point de vue moral.

Les soldats auxquels une forte éducation militaire, basée sur un ardent patriotisme, et appuyée par une solide discipline, aura inculqué une confiance absolue en leurs chefs, en leurs camarades et en eux-mêmes, se battront bien en dépit de leur tension nerveuse.

Les troupes au contraire qui, faute de qualités morales et d'initiative, ne pourraient être menées à la bataille qu'en formations denses sont inaptes au combat moderne : elles seront immédiatement fauchées par le feu.

Ainsi que l'a défini Ardant du Picq. — à qui il faut toujours revenir quand on étudie le combat, — « Nous sommes ramenés par l'éparpillage à comprendre la nécessité de la qualité. Le combat exige aujourd'hui une cohésion morale, une solidarité plus resserrée qu'en aucun temps, tant il est vrai que plus les liens doivent s'allonger plus ils doivent être forts. »

31. — En résumé, le soldat, avant de vaincre l'ennemi, doit vaincre la peur.

Or les mobiles du courage sont faibles si on ne fait appel qu'au seul raisonnement; et la discipline, si elle tient en bride l'instinct de conservation, ne l'étouffe cependant pas tout à fait.

Pour provoquer l'exaltation qui, surmontant l'émotion instinctive, détermine l'homme à faire le sacrifice de sa vie, il faut des motifs supérieurs, « de ces raisons du cœur que la raison ne comprend pas », selon le mot de Pascal.

Pour affronter les épreuves du combat, l'instruction et l'entraînement professionnels sont une garantie, indispensable certes, mais insuffisante.

Les procédés tactiques sont des formes nécessaires sans doute mais inertes, qui ne deviennent des réalités vivantes que lorsque les anime l'acte de volonté qui pousse le soldat en avant ou le maintient sur la position à défendre. Cet acte volontaire est la manifestation du moral du combattant.

Nous pouvons donc être convaincus que si grande que se soit affirmée l'importance du matériel, avant les engins, avant les procédés tactiques, il y a le cœur du soldat.

Ce n'est donc pas assez de dire que les facteurs moraux sont prépondérants au combat, à proprement parler ils dominent tous les autres. « La question morale domine nettement les opérations. » (Général X. Y., *Réflexions sur l'Art de la guerre.*)

Sans la force morale, les conceptions les plus géniales s'écroulent. Son importance a été mise en lumière par ces lignes du général Maillard :

« Il est une puissance vieille comme le monde, toujours jeune cependant, plus redoutable que le canon et le fusil; elle est la résultante de trois forces :

L'intelligence qui conçoit;

La volonté qui exécute;

Le courage qui fait affronter la mort.

« C'est cette puissance morale qui fait pencher la balance. »

III. COMMENT SE POSE LE PROBLÈME DES « FORCES MORALES » POUR LES OFFICIERS.

32. — Il est de la plus haute importance que les officiers aient des idées exactes et précises :

a) Sur la nature de la tâche qu'ils auront à remplir au cours de toute leur carrière, c'est-à-dire sur le *problème militaire national*.

b) *Sur les instruments* de cette tâche :

L'Homme;

La Foule, la Troupe;

Le Français;

Le Soldat français; la Troupe française.

c) *Sur les moyens de mener cette tâche à bien :*

L'éducation ;
L'instruction ;
Le commandement.

d) *Sur les qualités qui sont nécessaires aux officiers pour y réussir.*
Enfin sur leur *devoir social*.

33. — a) LE PROBLÈME MILITAIRE NATIONAL. — Dans la forme actuelle de la Nation armée, le problème militaire consiste pour les officiers :

A organiser, à commander, à former en vue de la guerre, et élever finalement à conduire au feu :

Des unités entraînées, instruites, disciplinées et dont les forces morales soient poussées au maximum.

34. — b) LES INSTRUMENTS DU CHEF. — Les instruments de l'officier sont donc l'homme et la troupe.

« Si le combat, a écrit Ardant du Picq, est le but final des armées, l'homme est l'instrument premier du combat. »

« Les plus forts parmi les maîtres de la guerre sont ceux qui savent le mieux leur combattant. Le cœur humain, suivant le mot du maréchal de Saxe, est donc le point de départ en toutes choses de la guerre. »

L'homme est ordinairement défini : un animal raisonnable :

Animal : être organisé, doué d'instincts et porté à leur obéir ;

Raisonné : capable de raisonner ses instincts et de leur résister.

En tous cas, l'homme n'est, ni une matière brute, ni un esprit pur.

Il est un tout : matériel et immatériel, vivant et conscient.

A côté de l'élément physique, composé des organes qui constituent la machine humaine, il y a un élément psychique, qui sert de moteur à cette machine.

Si la plupart des phénomènes physiologiques sont distincts des phénomènes psychologiques, nous n'oublierons pas qu'en matière militaire la physiologie et la psychologie sont inséparables, et que nous devons appliquer à la formation de nos soldats ce principe de Montaigne : « Ce ne sont pas des âmes, ce ne sont pas des corps que l'on dresse, ce sont des hommes. »

35. — c) LES MOYENS DU CHEF. — De quels moyens dispose l'officier pour apprendre à sa troupe :

A *pouvoir* surmonter, au point de vue physique, les privations et les fatigues de la guerre ;

A *savoir* tirer, marcher, se servir de ses armes, à remplir, en un mot, sa tâche en campagne ;

A *vouloir* et à *pouvoir* braver la mort en dominant l'instinct de la conservation.

L'éducation physique apprend à pouvoir.

L'instruction militaire apprend à savoir.

L'éducation intellectuelle et morale montre où est le devoir et apprend à le vouloir.

Le Règlement du 1^{er} février 1920 rappelant : « que la guerre a nettement mis en évidence l'importance essentielle du facteur moral », affirme : « que l'éducation devra dominer et vivifier constamment l'instruction militaire ».

En effet, pour donner à nos hommes leur formation technique et leur formation tactique ; pour les entraîner, les nourrir, les habiller, les loger, nous aurons à appliquer les principes contenus dans les règlements. Ces principes sont tous nécessaires pour instruire et pour faire vivre une troupe.

Sont-ils suffisants pour préparer la troupe à la guerre ?

« Que servirait d'avoir d'adroits tireurs, des soldats rompus à l'emploi de leurs armes, aux manœuvres et à la marche, si leur valeur morale et physique n'était pas à la hauteur de leur instruction et s'ils devaient faiblir devant le danger et la fatigue ? Il n'y a pas d'instruction qui tienne devant la démoralisation. On est donc bien obligé de reconnaître que l'éducation est la partie essentielle de la préparation à la guerre, qu'elle doit primer l'instruction proprement dite. » (Général DUBAILL.)

En enseignant la pratique du métier, l'instructeur donne à ses hommes la forme du soldat.

L'éducateur leur donne une âme, en créant et en entretenant chez eux les forces morales qui seules « vivifient l'emploi des moyens matériels. »

Dans la pratique de la vie militaire, le développement simultané :

De la vigueur intellectuelle et

De la vigueur physique,

constitue l'*entraînement*. Il en est un et s'adresse aussi bien à la volonté qu'aux muscles.

De même le développement de la technique et de la pratique du métier militaire, qui constitue l'*instruction*, est inséparable de l'*éducation*.

La réunion, enfin :

Des énergies intellectuelles (vouloir) ;

Des énergies physiques (pouvoir) ;

Des connaissances militaires (savoir) ;

en une action commune s'exerçant dans le sens de la volonté du chef, constitue la *discipline*, dont le caractère est d'être obligatoire pour tous et dont l'exercice constitue pour le chef le *commandement*.

36. — d) LES QUALITÉS NÉCESSAIRES AU CHEF. — LE DEVOIR SOCIAL DU CHEF. — La formation militaire consiste donc à créer et à entretenir chez nos hommes un ensemble de dispositions propres à les préparer à bien remplir leur devoir au combat ; mais il n'y a pas deux formes du devoir, l'une pour le temps de paix, l'autre pour le temps de guerre ; *l'éducation militaire est inséparable de l'éducation nationale.*

Comme la discipline, la formation militaire ainsi envisagée présente pour les officiers un caractère obligatoire. La Nation qui impose aux parents l'éducation de leurs enfants exige des officiers qu'ils aient une part dans la formation physique et morale des jeunes gens qu'elle leur confie pendant leur passage sous les drapeaux.

De même que l'éducation militaire se confond avec l'éducation nationale, de même il n'y a pas une formation morale du soldat distincte de sa formation technique. L'homme ne se dédouble pas. Du jour où il entre au régiment, ses officiers ont le devoir de développer ses qualités et de corriger ses défauts, de lui inculquer en même temps que les connaissances militaires le culte de la Patrie et du Drapeau ; le respect de la loi et de ses chefs, le dévouement à ses camarades et à ses concitoyens.

« Et si nos soldats ne doivent pas faire la guerre, les vertus que développera chez eux l'éducation militaire : endurance, honneur, discipline, abnégation, bonne humeur dans les situations critiques, initiative, esprit de devoir et de sacrifice, mépris de la mort enfin, ne peuvent que profiter grandement aux citoyens d'une nation démocratique. » (E. BOUTROUX.)

37. — Pour remplir son devoir militaire et social, le chef doit réunir un certain nombre de qualités.

« Il doit être instruit pour enseigner et inspirer confiance ; payer d'exemple pour entraîner ; savoir commander pour être entièrement obéi ; avoir le sens des possibilités. » (*Règlement de manœuvre* du 1^{er} février 1920, 2^e partie.)

La formation et la conduite de la troupe procèdent à la fois de la science et de l'art :

De la science, en ce qu'elles mettent en œuvre des méthodes et des procédés basés sur l'expérience, sans lesquels on obtient peu de résultats ;

De l'art, en ce qu'elles exigent l'inspiration qui vient du cœur et qui ne s'apprend pas.

Les qualités naturelles les plus brillantes doivent se compléter par des qualités acquises.

En matière de commandement, d'éducation et d'instruction, rien ne s'improvise.

Bien que nos règlements, s'appuyant sur l'expérience de la dernière guerre, affirment la nécessité d'une forte éducation militaire pour les cadres, certains officiers croient encore que l'expérience personnelle, acquise par l'observation journalière, par la « pratique », constitue le seul moyen de connaître les hommes et de les commander.

Partant de ce principe, ils pensent que le temps consacré aux études psychologiques, éducatives ou sociales serait mieux employé à perfectionner leur instruction technique.

Il est exact que l'expérience professionnelle est indispensable à l'officier : c'est en commandant et seulement en commandant que l'on devient et que l'on reste un chef.

Mais si le savoir théorique n'a pas la prétention de remplacer l'expérience, il n'en est pas moins nécessaire.

Le commandement est un art, avons-nous dit, mais il est basé sur des données scientifiques que tout officier doit connaître, et dont le résultat immédiat est de faciliter et de hâter l'acquisition de l'expérience.

A l'officier qui possède des notions simples mais précises de physiologie et de psychologie, l'observation physique et morale de ses hommes devient aisée et fructueuse.

Au chef qui connaît les principes du commandement, de l'instruction et de l'éducation et ne s'en écarte pas, sont évités les longs tâtonnements du début et par suite bien des erreurs.

Celui qui s'est mûri par le travail et la réflexion sera plus apte à commander sa troupe au feu que l'officier fantaisiste.

Pour être chef dans le sens complet du terme :

- Il faut pouvoir ;
- Il faut vouloir ;
- Il faut aussi savoir.

« L'homme peut à proportion de ce qu'il sait. »

